

Modernité et mémoire¹

Michel Cointat

« On ne construit pas l'avenir sur un passé vide de mémoire ». Cette phrase du Président Edgar Faure définit parfaitement le motif qui justifie l'ensemble du présent ouvrage. Le problème des relations entre l'histoire et l'agronomie est d'autant plus important que l'agriculture et sa conséquence essentielle, l'alimentation des hommes, représente le domaine le plus ancien de notre histoire. Il est encore loin d'être résolu. Beaucoup de peuples ne mangent toujours pas à leur faim. Tallemant des Réaux au 17^e siècle raconte dans ses « *Historiettes* », avec sa plume élégante, comment le Marquis de Pisani, précepteur du Dauphin, enseignait les choses de la nature à son royal élève. Un jour, à cheval, ils passèrent devant un paysan qui avait mis « bonnet bas et ventre à terre ». Le Dauphin ne le salua même pas de la tête. Alors le précepteur lui dit : « Monseigneur, il n'y a rien au-dessous de cet homme. Il n'y a rien au-dessus de votre tête. Mais n'oubliez jamais que si lui et les siens ne semaient et ne labouraient la terre, vous et les vôtres seriez condamnés à mourir de faim ».

Depuis 14 000 ans, date du retrait progressif des glaciers du quaternaire, l'agriculture et l'agronomie restent la préoccupation principale de la société. Pendant longtemps, la cueillette, la chasse et la pêche assuraient la nourriture des tribus éparées. L'abondance

¹ Cet appel à la mémoire est délivré par un de ceux qui, au cœur de l'action, ont construit la politique agricole de la France (directeur du cabinet d'Edgar Pisani en 1962, directeur général de la production et des marchés au ministère de l'Agriculture de 1962 à 1967, ministre de l'Agriculture en 1971-1972).

des végétaux et fruits en forêt, du gibier et des poissons, était liée à un territoire. Il en reste de même de nos jours pour les animaux sauvages, ainsi que pour les poissons de mer ou d'eaux douces. Cette notion de défense du territoire géographique a dominé pendant des millénaires la paix et la guerre. Elle a souvent disparu avec le progrès. Elle n'existe plus que sous une autre forme, celle du terroir, qui commande la qualité des produits : label et appellations d'origine. Toutefois, la pêche en mer a conservé cette politique de la cueillette. Elle engendre des conflits considérables notamment dans les mers et océans, qui concernent l'Europe. Tant qu'on ne cultivera pas la mer comme des champs de petits pois, le drame des marins ne sera pas résolu.

Après la cueillette est née l'agriculture, une agriculture de subsistance, destinée seulement aux habitants vivant sur place. Quand les villes se sont développées, la subsistance s'est étendue à l'ensemble de la population, mais le commerce se limitait aux baronnies locales. Cette agriculture de subsistance a connu progressivement des progrès très profonds : meilleure connaissance botanique, amélioration des variétés végétales, animaux domestiques, assolement triennal et biennal. À partir des Romains, l'agriculture était organisée, mais sous une forme ploutocratique, puis collective : forêts impériales, villas romaines, souvent de une à cinq centuries (50 à 250 hectares). À partir du Moyen-Âge et de l'affranchissement des communes, les assolements sont généralisés, la vaine pâture et les troupeaux communaux existent, les droits d'usage en forêt se multiplient, les fermes seigneuriales sont confiées à des fermiers ou des métayers, mais les terres roturières se développent et la propriété individuelle s'installe. À partir du 16^e siècle, la découverte de nouveaux mondes change la donne : échanges commerciaux importants, nouveaux produits alimentaires : tomate, pomme de terre, topinambour, etc. Mais pendant des siècles et des siècles, l'objectif reste toujours le même : lutter contre la famine et éviter les disettes.

C'est seulement en 1885 que le gouvernement français a annoncé du haut de la tribune de la Chambre des députés que la France ne craignait plus les disettes. Toutefois, un tournant a été pris à partir de 1750. La naissance d'une certaine science commençait avec quelques génies talentueux : Buffon, la tribu des Jussieu, Linné, l'abbé François Rozier. Quelques agronomes, appelés agrariens,

complétaient le tableau : Duhamel du Monceau, Daubenton. Duhamel a été le plus grand expérimentateur connu. On lui doit la conception moderne de l'agriculture, le développement des engrais, des plantes fourragères et c'est dans ses ouvrages qu'on peut encore trouver des idées mal connues. Pendant trop longtemps, on avait dit des paysans : « Ils savent ce qu'ils font. Cela suffit. ».

De cette effervescence agronomique, trois politiques se sont développées. La création de nombreuses sociétés agricoles menées par de grands propriétaires éclairés, et chargées de distribuer les connaissances. L'ancêtre de l'Académie d'agriculture est en 1761, la Société d'agriculture de la Seine. La création un peu partout de fermes expérimentales, sources de progrès. Et apparition des écoles d'agriculture. Les écoles vétérinaires de Lyon, de Maisons-Alfort et de Toulouse, remontent à 1763 pour Lyon et 1766 pour les deux autres, pour la formation d'abord de spécialistes.

Le 19^e siècle a amplifié le vaste mouvement de la recherche et de la formation des hommes. La Restauration, la Monarchie de juillet, et le Second Empire sont à l'origine des établissements d'enseignement qui, en même temps, avec les sociétés d'agriculture, d'horticulture, de sylviculture s'occupaient des premiers pas de la recherche. Malheureusement, le protectionnisme de Jules Méline a bloqué l'évolution. Les paysans vivaient chichement mais douillettement à l'ombre des frontières. Pourquoi aller plus loin. Il suffisait d'augmenter les tarifs douaniers, pour régler les problèmes.

L'agriculture moderne, à caractère économique, n'est apparue qu'après la Seconde Guerre mondiale. On peut considérer que les décrets-lois de septembre 1953 par Edgar Faure ouvrent la porte à une nouvelle politique, notamment avec une première organisation des marchés du lait et de la viande. Mais c'est en 1960 et 1962 que la naissance de la Communauté économique européenne (CEE) avec les deux grandes lois d'orientations agricoles précipite le mouvement. L'ouverture des frontières appelle une politique libérale. L'agriculture, malgré son caractère semi-public, devient progressivement un secteur économique à part entière. Quand le 24 août 1961, Edgard Pisani, nouveau ministre de l'Agriculture, a pénétré dans son bureau de la rue de Varenne, il s'est écrié : « Où est la photo de Jules Méline ? Il faut que je l'enlève. Je ne supporterai pas avec moi un Vosgien barbu et protectionniste ».

L'Institut national de la recherche agronomique (Inra) n'a été créé qu'en 1946 et la dernière grande loi sur l'enseignement agricole ne remonte qu'en 1984. Ainsi, le plus vieux des problèmes du monde : l'alimentation, depuis les glaciations, soit 14 000 ans, n'a un visage moderne que depuis un demi-siècle. La disparité des évolutions des pratiques culturelles, de la formation des hommes et de la recherche explique pourquoi l'histoire n'a jamais intéressé vraiment le monde rural. Et pourtant l'histoire est un trésor extraordinaire d'idées et de talents. L'ecclésiaste avait raison : « Tout a été écrit. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. ».

L'évolution des paysages, la délocalisation des cultures, l'amélioration des espèces et des variétés végétales, la futaie forestière réclament une vieille mémoire, pour résoudre convenablement les difficultés rencontrées.

Je prendrai trois exemples : le premier est celui de la traversée du Rhône par Hannibal et ses éléphants. « Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule » d'après l'expression de José-Maria de Hérédia, semait la terreur chez les Romains qui l'attendaient à Avignon. Il lui fallait comme à son habitude surprendre ses adversaires. Jusqu'à ses dernières années, on ne savait pas comment il avait procédé. Les Romains estimaient qu'avec ses 40 000 hommes et ses 50 éléphants, il ne pouvait choisir qu'un port sur le Rhône. Ce fut donc ailleurs, mais où ? L'histoire des paysages montre qu'à la hauteur d'Orange, la vallée de la Tave en 220 avant J.-C., n'était qu'un vaste marécage plus ou moins peuplé de bois blanc rendant inaccessible les bords du fleuve. Mais Hannibal a pu constater deux choses : au niveau de l'île de la Piboulette, les deux bras du Rhône étaient plus faciles à franchir, et qu'un vieux chemin celte et empierré appelé encore aujourd'hui la Carreirasse, permettait l'accès lent mais sûr de son armée. Par ailleurs, les peupliers blancs dénommés piboules de la vallée mouilleuse, ont permis la construction de radeaux solides pour ses poids lourds. Il est ainsi passé à la barbe des Romains près de ce qui est aujourd'hui l'Ardoise. C'est l'histoire des paysages qui a pu le démontrer.

Le second exemple concerne les forêts de la champagne humide du nord de la Haute-Marne. Les futaies communales de chênes sont fort belles et poussent sur des sols argileux, mais dans certains cas comme à Bailly aux Forges, elles sont implantées sur des sables. La

croissance est encore plus rapide et les arbres sont encore plus magnifiques. Mais les exploitants forestiers étrangers à la région se font piéger dans les ventes. Les chênes à croissance trop forte se balancent dans le vent, et les bois sont «roulés», c'est-à-dire que les cernes annuels se décollent, dépréciant la qualité du bois. L'étude historique a montré qu'avant le 18^e siècle il n'y avait pas de «roulure» dans ces forêts sur sable, parce que les peuplements étaient mixtes : chênes et 20 à 30 % de hêtres. Les fayards plus rigides, plus droits, servaient de tuteurs et empêchaient les chênes d'être roulés.

Le troisième exemple trouve sa solution dans les publications anciennes plus que dans les archives. Il s'agit de la quantité suffisante de sucre dans les fruits pour permettre la fabrication de boissons alcoolisées. Longtemps, l'hydromel est resté la seule boisson alcoolisée en France, parce que l'on pouvait ajouter la quantité de miel que l'on voulait. Ce n'est pas vrai pour les alcools de fruits : cidre, poiré, cognac, bière, alcools blancs et même vins. Il faut remonter au 16^e siècle et aux études de Charles de l'Écluse, Olivier de Serres et autres botanistes et praticiens pour obtenir les explications : découvertes de variétés plus riches en sucres, et surtout cultures intensives. La plupart des espèces sauvages existant encore en forêt sont souvent très âcres à consommer.

De même, au hasard des archives et des anciennes publications, on découvre des personnages étonnants qui sont à l'origine de sciences nouvelles. Je citerai trois cas caractéristiques : Christophe Mathieu de Dombasle (1777-1843), François-Antoine Rauch (1762-1837) et Michel Adanson (1727-1806).

On pense la plupart du temps que Mathieu de Dombasle est l'inventeur de la charrue moderne. C'est vrai, mais il n'est pas que cela. Il est tout d'abord un des pionniers du sucre de betterave, avec Benjamin Delessert. On lui doit une méthode pour l'extraction du saccharose et la façon de cultiver non seulement la betterave sucrière, mais aussi la betterave rouge et la fourragère. De même, enseignant agricole de grande classe, il est celui qui a créé en 1822 à Roville près de Nancy, la première école d'agriculture importante. La grande école de Grignon, à Thiverval près de Paris, a été fondée en 1826. C'est à partir de ce moment qu'au cours du 19^e siècle se développent sur l'ensemble du territoire les écoles locales et

régionales. Toutefois, il conviendra d'attendre la période 1962-1966, pour la création en France de 50 lycées agricoles et 160 collèges.

Quant à François-Antoine Rauch, personne ne le connaît, et pourtant ce Mosellan né à Bitche, plus ou moins autodidacte, ingénieur des Ponts et Chaussées, peut être considéré comme le père de l'écologie moderne. Avec son *Harmonie hydro-végétale* publié en 1802, et sa *Régénération de la nature végétale* en 1818, il présente un véritable traité de l'environnement, complété par un plan d'aménagement de l'espace rural. Certes sa présentation apparaît encore un peu floue faute de connaissances au début du 19^e siècle. L'agronomie est balbutiante. On ignore la biologie, les écosystèmes, la pédologie, la climatologie etc. mais tout y est. François Rauch représente un admirable avocat de la nature et de ce « milieu qui nous environne » suivant l'expression de La Fontaine. Il écrit dans un article « L'histoire naturelle est une science d'enchantements, où chaque prodige cache un bienfait, où chaque bienfait décèle un dieu ». Pour Rauch, l'espace rural est un ensemble et la forêt un univers où tous les êtres vivants sont en relation les uns avec les autres. Mais dit-il « l'homme ayant dégradé l'œuvre de Dieu, dans l'un des plus puissants agents harmoniques de la nature (c'est-à-dire les forêts), il en est averti par les souffrances qui le menacent et l'atteignent déjà ». Il ne convient pas d'oublier que ceci a été écrit en 1802. D'où un plan de reboisement des montagnes, de « plantations raisonnées » d'arbres fruitiers dans les campagnes et d'apports de « plantes salubrifères » dans les marécages « ces ulcères de la terre ». L'ensemble est présenté dans un style romantique et poétique extraordinaire, qui donne des phrases de ce genre : « Si un paysage sans eaux est un palais de fées sans miroirs, on peut dire qu'une terre sans paysages est un pays désenchanté » (1821). C'est pourquoi on peut affirmer, que Clio, muse de l'histoire, permet d'ouvrir les portes à tous les talents.

Le troisième exemple est celui d'un botaniste : Michel Adanson, pour montrer que les sciences modernes comme la biologie (y compris moléculaire), le comportement de chaque être, l'environnement, peuvent trouver leur origine chez des savants vivant il y a plus de deux siècles. Adanson qui a connu une certaine gloire, a été effacé des mémoires par un tyran muet et cruel que l'on appelle l'oubli. Ce petit rouquin aux cheveux longs, au grand front et aux

sourcils épais, a eu deux passions : les merveilles de la nature et l'amour des jardins. Il écrira : « La plupart des choses qui sont dans les livres sont fausses, il faut voir la nature en place ». Il est sans doute le plus grand botaniste français. S'opposant à Linné et à Buffon, on lui doit l'idée première de la classification des êtres vivants, des « existences » comme il disait, suivant la méthode dite naturelle ou universelle. Le succès de Linné est la simplicité, mais il se borne au système sexuel. Michel Adanson ajoute les propriétés singulières de chaque être, son comportement, et les milieux dans lesquels il vit. Aujourd'hui, il serait parmi les biologistes et on lui donnerait raison. Ses recherches sur le comportement des plantes font de ce biologiste en avance sur son temps, un ancêtre de la pédologie, le pionnier de la météorologie agricole, et l'un des premiers jardiniers à vanter les mérites de la fécondation croisée pour obtenir des hybrides et de nouvelles variétés. Malheureusement, ce petit savant n'a pas su convaincre ses collègues de l'Académie des Sciences. Ses excentricités ont choqué beaucoup de monde, notamment une écriture phonétique. On a préféré piller certaines de ses idées, sans citer bien entendu le nom de l'auteur. J'ai pris Adanson comme exemple, parce qu'il a laissé une fille : Aglaé Adanson (1775-1852), qui a conservé ses archives et qui a créé en souvenir de son père, le Parc de Balaine dans l'Allier. Elle est la « Belle jardinière » du 19^e siècle et Balaine, le plus ancien arboretum de France. Or Michel Adanson a laissé des milliers de pages manuscrites à la fois sur la botanique et sa classification universelle. Beaucoup de ces documents n'ont pas encore été étudiés.

Ces quelques réflexions montrent combien l'agronomie a besoin de l'histoire. C'est dans cet esprit que le ministre de l'Agriculture a créé par arrêté du 23 février 1995 un Comité d'histoire de l'agriculture, chargé « de définir les principes et les méthodes de l'histoire de l'agriculture, en particulier au 20^e siècle ». L'Académie d'agriculture de France a été désignée pour appliquer les directives de ce comité, et à cet effet a créé au début de 1997 une « Association pour l'étude de l'histoire de l'agriculture au 20^e siècle ». Les deux priorités de cette association, qui poursuit avec peine sa mission faute de moyens suffisants, ont été l'histoire de la politique agricole et l'histoire de l'enseignement agricole. Le 150^e anniversaire de l'enseignement agricole (colloque à Dijon en janvier 1999) a d'abord mobilisé l'association (AHEA) avec l'Enesa de Bourgogne.

On peut considérer que cette histoire est maintenant bien connue jusqu'en 1945. La suite est en cours. Pour la politique elle-même, l'action a démarré par des archives orales. Une douzaine d'interviews d'environ 10 heures chacune ont été réalisées. Mais le coût et la nécessité de professionnels chevronnés ont interrompu cette recherche. Certains départements comme l'Aveyron ont réalisé de nombreuses archives orales avec les responsables professionnels locaux. La préservation des archives privées est également une priorité. Il ne s'agit pas de récupérer les collections de documents mais de convaincre les familles héritières de les confier à des organismes publics et privés s'engageant à les sauvegarder. C'est ainsi que les archives de Philippe Lamour ont été versées aux archives départementales de l'Hérault, et que les archives de Henri Cayre sont classées et gardées par la Confédération générale des betteraviers. Une quinzaine de collections a été ainsi mise à l'abri. Bien entendu, les grandes entreprises sont invitées à établir l'histoire de leur maison. Certaines ont depuis longtemps des missions historiques : Inra, Crédit agricole, Onic. Une douzaine d'autres sont en cours, dont la Sopexa, et l'Anda-Adar. Mais l'action permanente et principale reste la réalisation et la publication d'un guide national et de guides départementaux des sources de l'histoire agricole au 20^e siècle. C'est un travail qui se révèle beaucoup plus important qu'on ne le croyait au départ. Le guide national n'est pas tout à fait terminé mais il comprend déjà six volumes et mérite d'être simplifié et plus accessible. Celui du département de la Vienne est publié. L'Aveyron et les Deux-Sèvres sont en cours. Et une dizaine de départements sont en attente. Avec la création du bulletin *Modernité et mémoire*, l'Association a souhaité créer un outil d'informations entre ses membres, à la fois vivant et pratique. Il informe des activités de l'Association, de la parution d'ouvrages intéressants et il délivre des recommandations et conseils archivistiques à ses lecteurs. En 1998, un club des Comités d'histoire a été créé auprès du Service d'information du gouvernement. À peu près tous les comités d'histoire en font partie. Ma conclusion sera simple : sans histoire, il n'y a point de mémoire, et sans mémoire, le progrès disparaît.